

La couleur de l'écriture Les oeuvres récentes de Louise Paillé

Nycole Paquin

Number 70, Winter 2004–2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10216ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

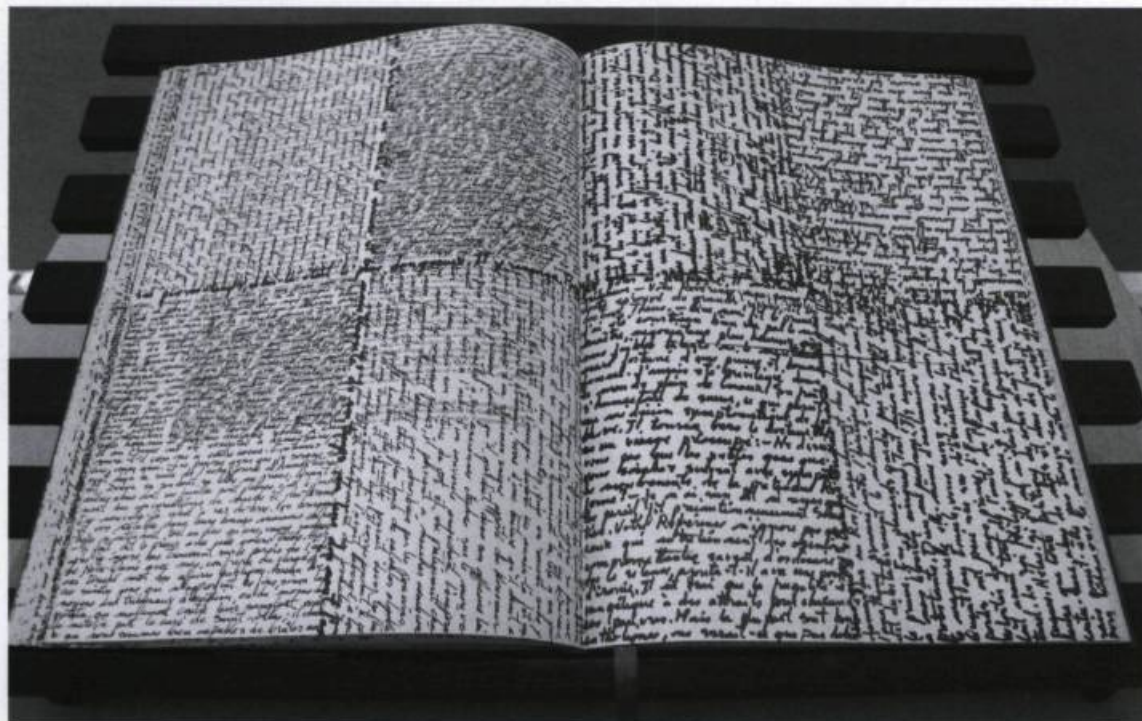
[Explore this journal](#)

Cite this article

Paquin, N. (2004). La couleur de l'écriture : les oeuvres récentes de Louise Paillé. *Espace Sculpture*, (70), 46–47.

La couleur de l'écriture. Les œuvres récentes

NYCOLE PAQUIN | de LOUISE PAILLÉ



Depuis une dizaine d'années, Louise Paillé réalise des livres-livres qui n'en finissent plus de nous étonner tellement ils échappent à toute tentative de catégorisation. Qu'est-ce que c'est ? De l'écriture ? De la peinture ? Du dessin ? De la sculpture ? De l'installation ? Tout cela en général et rien de cela en particulier, surtout dans l'exposition de Baie-Saint-Paul où les livres envahissent l'espace jusque sur les murs, et où la couleur ressort comme paradigme englobant.

Alors, comment s'y retrouver ? Au départ, l'artiste sélectionne des livres, des vrais... habituellement pour leur « apparence ». Elle réécrit ces « livres-porteurs » en y superposant en forme manuscrite très serrée et délicate le texte d'un autre livre, le « livre-déporté », à l'aide de crayons feutre souvent vivement colorés. Surtout quand l'encre du palimpseste a traversé la page et brouillé l'endos, les lettrages typographiques et manuscrits se confondent et rendent la lecture de l'un ou de l'autre des deux textes extrêmement difficile, voire impossible. Ces écritures

enchevêtrées sont à voir, à palper et non à lire. Et pourtant, la forme même des objets encourage le visiteur à tourner les pages, à chercher un coin de texte épargné, peu importe lequel, à lui reconnaître un souffle, un rythme, à lui attribuer une « voix ». Et, à travers cette polyphonie, c'est invariablement celle de l'artiste qui bat la mesure.

Pour mieux saisir l'acte même de déplacement et de transformation d'une écriture à une autre, reprenons les étapes une à une. Que les livres-porteurs soient choisis pour leur allure plutôt que pour leur contenu témoigne déjà d'une attitude esthétique de la part de l'artiste qui fréquente assidûment les librairies d'occasion, un peu à la manière d'un collectionneur fouineur toujours à l'affût de l'Objet qui l'étonnerait et le comblerait. Or, pour l'exposition de Baie-Saint-Paul, Paillé a quelque peu changé ses habitudes en sélectionnant spécifiquement des livres d'occasion de la série CÉLÉBRATION de l'éditeur Robert Morel. Elle venait alors d'insérer au cheminement créatif un critère plus normatif qui cadrerait les œuvres, mais elle les retenait tout de même en marge de la fonction fondamentale d'un ouvrage littéraire, puisque le livre ne servirait que de canevas. Il est d'ailleurs important de souligner

que dans l'identification même des œuvres sur cartel, l'artiste ne mentionne pas le titre ou l'auteur du « livre-porteur » et si, en manipulant les objets, le visiteur repère ces indications, il en tire lui-même quelque conséquence sémantique tout en se voyant reporté ailleurs, vers les titres et les auteurs des « livres-déportés », ceux-là même qui sont transcrits à la main sur le texte de fond.

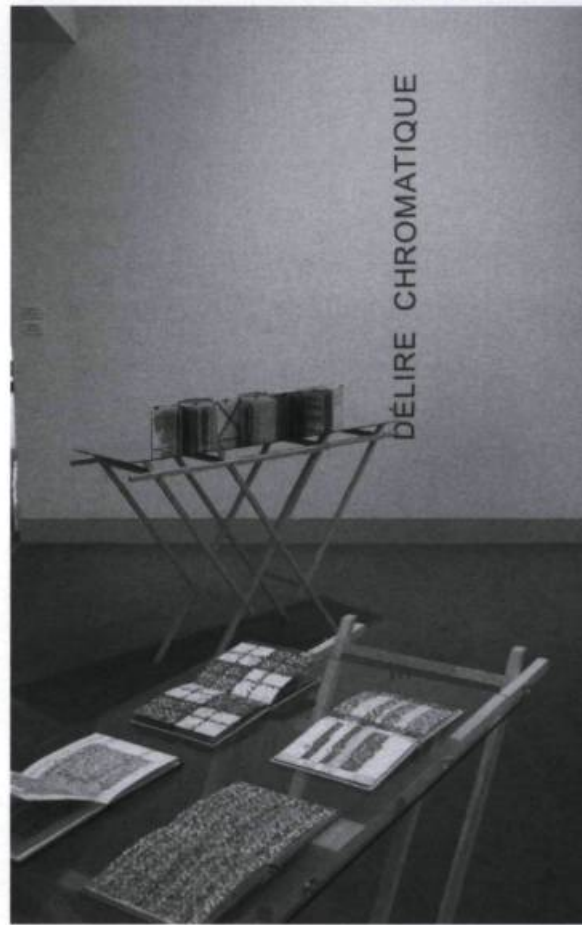
Ces ouvrages déportés, l'auteure l'admet, sont sélectionnés selon ses coups de cœur, sa passion littéraire pour des écrivains tels Jacques Prévert (*Paroles*), Stendhal (*Le rose et le vert*), William Faulkner (*Les palmiers sauvages*) ou Marguerite Yourcenar, dont le roman *L'œuvre au noir* a inspiré une série de huit livres-livres qu'il n'est pas exagéré de qualifier d'œuvre magistrale. Chacun des objets de la série porte un titre contenant le mot « noir », par exemple, *Dentelle noire*, *Manière noire*, *L'île noire*. Cependant, comme pour les autres séries, les références littéraires s'entrecroisent et si tous ces titres de livres-livres rappellent l'ouvrage de Yourcenar, les livres déportés, sauf *L'œuvre au noir*, sont d'un autre auteur, par exemple de Jean Grenier (*Les îles*) pour *La manière noire* ou de Paul

Claudet (*L'oiseau noir dans le soleil*) pour *L'île au noir* où, dans ce cas, la redondance du mot clef des deux titres installe une relation d'affinité plus immédiate.

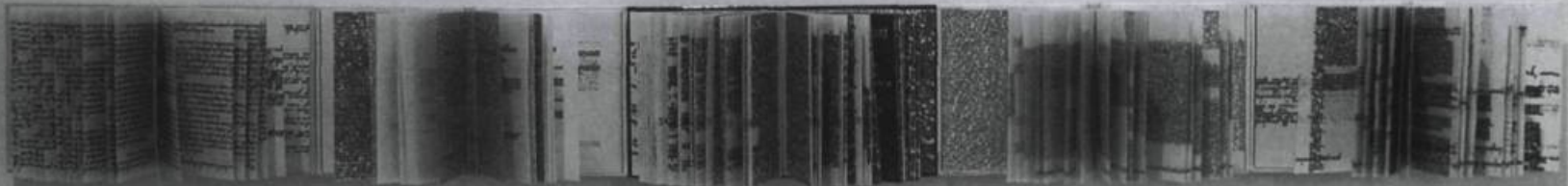
Si, à travers toute l'exposition, ces multiples jeux de *différence* et de réverbération entre les titres introduisent le visiteur dans un univers littéraire éclaté, pour la série *L'œuvre au noir*, la couleur même de la graphie, le noir, englobe l'ensemble et attire d'autant plus l'attention sur un concept majeur tiré de l'œuvre de Yourcenar : l'alchimie de la transmutation. Et, pour l'artiste, c'est bien de cela qu'il s'agit dans la mesure où, au fur et à mesure de la réécriture, elle voit les transformations s'opérer sous ses yeux et sous sa main, la matière première, la typographie de fond se convertissant en « image ». Pour le visiteur de l'exposition, il reste les traces de la métamorphose magique renforcée par le débordement des marques graphiques géométriquement organisées jusque dans les marges, et cette extension

Louise PAILLÉ,
Délire chromatique, 2004. Détail.
Photo : Guy Langevin.

Louise PAILLÉ,
Délire chromatique, 2004.
Détails. Photo : Guy Langevin.



DÉLIRE CHROMATIQUE



Louise PAILLÉ,
Délire chromatique, 2004. Détail.
Photo : Guy Langevin.

dans l'espace réorganisé confirme la présence de la scripteure qui s'est approprié la Littérature et les Autres auteurs qu'elle manipule comme une véritable matière plastique, ramenant de la sorte l'ensemble du projet sur la notion « d'objet séduisant », non seulement à voir, mais à feuilleter, à prendre sensuellement, à manipuler délicatement pour toucher les écritures-images.

L'une des particularités de cette exposition par rapport aux expositions antérieures des œuvres de Paillé est que, prévue dès les premières étapes de la production des livres-livres, la

mise en espace sur les deux paliers du site est beaucoup plus importante². « Toujours, dit l'artiste, pendant le travail de "transcription", j'avais en tête le travail de présentation. J'étais allée voir les salles et j'avais pris le pouls de l'espace ». Il s'agissait en somme de concevoir « une sorte de chorégraphie spatiale au rythme de la "transcription" ». Tant au rez-de-chaussée que sur la mezzanine, l'effet est saisissant et exige du temps, beaucoup de temps pour entrer dans le jeu des croisements formels et sémantiques entre les livres-livres : un temps long, presque aussi long

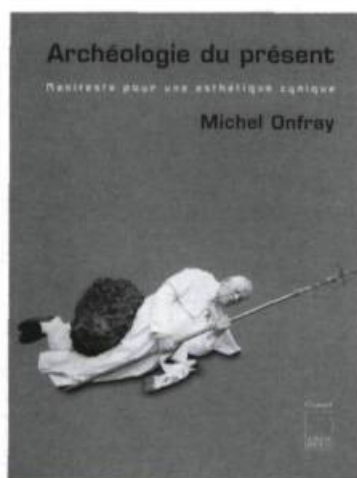
que celui de la réécriture. Certains objets sont fixés au mur comme des bas reliefs ; d'autres sont déposés sur des promontoires vitrés très légers ou des lutrins³ ; partout, la couleur saute aux yeux, celle des murs comme celle des objets, et reste comme empreinte d'une production artistique patiemment élaborée avec constance à travers des métamorphoses discrètes mais combien consistantes. ←

Louise Paillé, *Délire chromatique*⁴
Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul
26 juin-19 septembre 2004

NOTES

1. Ce sont les termes employés par l'artiste, que je remercie de m'avoir fourni des renseignements précieux sur sa démarche.
2. La mise en espace est une collaboration entre l'artiste, Louise Désaulniers (muséologue) et Chantal Boulanger (directrice du Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul).
3. Les promontoires ont été conçus par Eddy Davaluy.
4. Le lancement du livre (théorique) de Louise Paillé, *Livre-livre*. La démarche de création, Éditions d'art Le Sabord, a eu lieu lors du vernissage de l'exposition le 26 juin 2004.

PARUTIONS



Michel ONFRAY. *Archéologie du présent. Manifeste pour une esthétique cynique*. Éd. Grasset/Adam Biro, Paris, 2003, 128 pages. Illustrations couleurs.

Archéologie du présent se veut la contribution esthétique du philosophe Michel Onfray au travail qu'il élabore depuis plus de dix ans afin de mettre en place un matérialisme hédoniste contemporain. Parmi les ouvrages consacrés à cette tâche, on trouve une éthique (*La sculpture de soi*, 1991), une politique (*Politique du rebelle*, 1997), une érotique (*Théorie du corps amoureux*, 2000) et, tout récemment, une épistémologique (*Féeries anatomiques*, 2003), tous publiés chez Grasset. Évidemment, il n'a pas fallu attendre cette esthétique pour que l'auteur souligne l'importance de la figure de l'artiste dans l'horizon de sa réflexion philosophique. Toutefois, même s'il lui a consacré ici et là

plusieurs passages, c'est tout de même avec ce livre, qui se veut également un manifeste, qu'il nous offre son plaidoyer le plus vif en faveur d'un certain art contemporain, celui qui s'engage uniquement sur le terrain de la pensée cynique. Qu'est-ce à dire ?

Même si l'époque, disent certains, est propice au cynisme de toute sorte, il n'y a pour Onfray qu'un seul cynisme qui vaille : celui qui s'inspire des Cyniques de la Grèce ancienne, notamment celui de Diogène de Sinope, une sorte de Socrate, au dire de Platon, devenu fou, qui aimait provoquer non pour le plaisir de provoquer mais plutôt pour ridiculiser et se moquer de certaines conventions et valeurs qui avaient cours à son époque. C'est donc à cet esprit intempestif que doit se modeler l'esthétique cynique, la seule selon l'auteur en mesure de promouvoir pour notre temps une « éthique alternative »,

une « morale de résistance » qui pourra combattre le nihilisme ambiant, la pulsion de mort omniprésente, et réactiver un rapport au pouvoir du corps qui ne soit plus de l'ordre de la faute. Anti-platonicienne, *a fortiori* anti-chrétienne, l'esthétique cynique va donc mettre à profit une pensée libertaire capable de s'accorder à l'idéal hédoniste.

Pour l'auteur, le premier artiste dans le domaine des arts visuels à avoir accompli cette transvaluation des valeurs est Marcel Duchamp. Il est « aux beaux-arts ce que Nietzsche est à la philosophie ». Il a en effet le mérite d'avoir accompli dès le début du 20^e siècle une véritable révolution autant sur le plan du support, qu'au niveau du regard. Par contre, il n'est pas dit qu'à la suite de cette subversion de l'activité artistique confinée jusqu'alors aux beaux-arts, tout ce qui suivra dans le domaine de l'art